

Bram Stoker

DRACULA

illustré par François Roca





Bram Stoker

DRACULA

Traduit de l'anglais par Lucienne Molitor

Abrégé par Boris Moissard

Illustré par François Roca



illustres classiques l'école des loisirs

—
I

Journal de Jonathan Harker
(sténographié)

—

*B*istritz, 3 mai – Quitté Munich à huit heures du soir, le 1^{er} mai ; arrivé à Vienne, de bonne heure, le lendemain matin. À en juger d'après ce que j'en ai pu apercevoir du wagon, Budapest est une très belle ville. J'eus l'impression très nette de quitter l'Occident pour entrer dans le monde oriental.

Ayant quitté Budapest, nous arrivâmes le soir à Klausenburgh. Je m'y arrêtai pour passer la nuit à l'Hôtel Royal. À Londres, quelques moments de loisir m'avaient permis d'aller au British Museum et, à la bibliothèque, j'avais consulté des cartes de géographie et des livres traitant de la Transylvanie. Mais aucun livre, aucune carte ne put me renseigner sur l'endroit exact où se trouvait le château du comte Dracula. Mes recherches m'apprirent toutefois que Bistritz, où, me disait le comte Dracula, je devrais prendre la diligence, était une vieille petite ville, très connue. Je noterai ici mes principales impressions ; cela me rafraîchira la mémoire quand je parlerai de mes voyages à Mina.

Je dormis mal ; non que mon lit ne fût pas confortable, mais je fis toutes sortes de rêves étranges. Un chien ne cessa, durant toute la nuit, de hurler sous ma fenêtre. Je déjeunai en hâte, car le train partait quelques minutes avant huit heures. Nous roulâmes toute la journée à travers un fort beau pays.

Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes à Bistritz. Le comte Dracula m'avait indiqué l'hôtel de la Couronne d'or. De toute évidence, on m'attendait : lorsque j'arrivai devant la porte, je me trouvai en face d'une femme d'un certain âge, au visage plaisant, habillée comme

les paysannes de l'endroit. Elle s'inclina et me demanda aussitôt :

– Vous êtes le monsieur anglais ?

– Oui, répondis-je ; Jonathan Harker.

Elle sourit et dit quelque chose à un homme qui l'avait suivie.

Il disparut, mais revint aussitôt et me tendit une lettre. Voici ce que je lus :

« *Mon ami,*

« *Soyez le bienvenu dans les Carpates. Je vous attends avec impatience. Dormez bien cette nuit. La diligence part pour la Bukovine demain après-midi à trois heures ; votre place est retenue. Ma voiture vous attendra au col de Borgo pour vous amener jusqu'ici. J'espère que depuis Londres votre voyage s'est bien passé et que vous vous félicitez de votre séjour dans mon beau pays.*

« *Très amicalement,*

« *Dracula.* »

4 mai – Le propriétaire de l'hôtel avait, lui aussi, reçu une lettre du comte, lui demandant de me réserver la meilleure place de la diligence ; mais, lorsque je voulus lui poser certaines questions, il se montra réticent. Au moment où j'allais partir, la patronne monta à ma chambre et me demanda sur un ton affolé :

– Oh ! Mon jeune monsieur, devez-vous vraiment y aller ?

Elle était à ce point bouleversée qu'elle avait de la peine à retrouver le peu d'allemand qu'elle savait et le mêlait à des mots qui m'étaient totalement étrangers. Quand je lui répondis que j'avais à traiter une affaire importante, elle me demanda encore :

– Savez-vous quel jour nous sommes ? C'est la veille de la Saint-Georges. Ignorez-vous que cette nuit, aux douze coups de minuit, tous les maléfices régneront en maîtres sur la terre ?

Elle s'agenouilla et me supplia d'attendre un jour ou deux. J'essayai de la relever et lui dis sur un ton fort grave que je la remerciais, mais que je devais absolument partir. Elle se releva, s'essuya les yeux, puis,

prenant le crucifix suspendu à son cou, elle me passa le chapelet autour du cou en me disant simplement : « Pour l'amour de votre mère », puis elle sortit de la chambre.

5 mai. Au château – Lorsque je montai dans la diligence, les gens qui, devant l'hôtel, s'étaient rassemblés de plus en plus nombreux firent tous ensemble le signe de la croix, puis dirigèrent vers moi l'index et le majeur. Non sans quelque difficulté, je parvins à me faire expliquer par un de mes compagnons de voyage ce que ces gestes signifiaient : ils voulaient me défendre contre le mauvais œil.

La beauté du paysage me fit bientôt oublier mes angoisses. Devant nous s'étendaient des bois et des forêts avec, çà et là, des collines escarpées au sommet desquelles apparaissaient un bouquet d'arbres ou quelque ferme dont le pignon blanc surplombait la route. Au-delà de ces collines s'élevaient d'autres forêts et les grands pics des Carpates. Le soleil, derrière nous, descendait de plus en plus sur l'horizon, et les ombres du soir, peu à peu, nous entourèrent.

La nuit s'annonçait froide, et l'obscurité semblait plonger dans une brume épaisse chênes, hêtres et sapins tandis que, dans la vallée au-dessous de nous qui maintenant montions vers le col de Borgo, les sapins noirs se détachaient sur un fond de neige récemment tombée. Les collines étaient parfois si escarpées que, malgré la hâte qui animait notre conducteur, les chevaux étaient obligés de ralentir le pas.

Il se mit à faire claquer son fouet sans pitié sur le dos des chevaux, et à l'aide de cris et d'appels les encouragea à monter la côte plus rapidement. Tour à tour, mes compagnons de voyage me firent des présents : gousse d'ail, rose sauvage séchée... et je vis parfaitement qu'il n'était pas question de les refuser ; certes, ces cadeaux étaient tous plus bizarres les uns que les autres, mais ils me les offrirent avec une simplicité vraiment touchante, en répétant ces gestes mystérieux qu'avaient faits les gens rassemblés devant l'hôtel de Bistritz : le signe de la croix et les deux doigts tendus pour me protéger contre le mauvais œil.

Enfin, nous parvînmes sur le versant est du col. Des nuages noirs s'amoncelaient ; le temps était lourd, comme si un orage allait éclater. Pour moi, je cherchais des yeux la voiture qui devait me conduire chez le comte. Je m'attendais d'un moment à l'autre à apercevoir ses lumières ; mais la nuit demeurait d'un noir d'encre. Le conducteur consulta sa montre et dit aux autres voyageurs quelques mots qu'il me fut impossible de saisir, mais j'en devinai la signification : « Une heure de retard... » Puis, se tournant vers moi, il me dit dans un allemand encore plus mauvais que le mien :

– Aucune voiture en vue ; c'est que l'on n'attend pas monsieur.

Tandis qu'il parlait, les chevaux se mirent à hennir et à ruer, et l'homme les maîtrisa à grand-peine. Puis, tandis que tous mes voisins poussaient des cris d'effroi et se signaient, une calèche attelée de quatre chevaux arriva derrière nous, nous dépassa presque, mais s'arrêta à côté de la diligence. À la lueur de nos lampes, je vis que les chevaux étaient splendides, d'un noir de charbon. Celui qui les conduisait était un homme de haute taille, doté d'une longue barbe brune, et coiffé d'un large chapeau noir qui nous cachait son visage. Au moment même où il s'adressait à notre conducteur, je distinguai pourtant ses yeux, si brillants que, dans la clarté des lampes, ils semblaient rouges.

– Vous êtes bien tôt, ce soir, mon ami, lui dit-il. Qu'on me donne les bagages de monsieur.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, mes valises passèrent de la diligence dans la calèche. Puis, je descendis moi-même et, comme l'autre voiture se trouvait tout à côté, le cocher m'aida en me prenant le bras d'une main qui me sembla d'acier. Cet homme devait être d'une force prodigieuse. Sans un mot, il tira sur les rênes, les chevaux firent demi-tour, et nous roulâmes à nouveau et à toute vitesse dans le col de Borgo.

Un chien se mit à hurler au bas de la route, sans doute dans une cour de ferme ; on eût dit un hurlement de peur, qui se prolongeait... Il fut repris par un autre chien, puis un autre et encore un autre jusqu'à

ce que, portés par le vent qui maintenant gémissait à travers le col, ces cris sauvages et sinistres parussent venir de tous les coins du pays. Le cocher, cependant, restait parfaitement calme. J'avais beau essayer de distinguer quelque chose dans l'obscurité, je n'y parvenais pas.

Le voyage me sembla interminable dans la nuit que la lune n'éclairait même plus. Nous continuions à monter, et la route monta encore longtemps, bien que parfois la voiture prît de courtes descentes rapides, pour aussitôt gravir une nouvelle côte. Tout à coup, je m'aperçus que le cocher faisait entrer les chevaux dans la cour d'un grand château en ruine. Des hautes fenêtres obscures ne s'échappait aucun rai de lumière ; les vieux créneaux se découpaient sur le ciel, où la lune, en ce moment, triomphait des nuages.



II

Journal de Jonathan Harker *(suite)*



5 *mai* – La calèche s’arrêta, le cocher en descendit, puis me tendit la main pour m’aider à descendre à mon tour. Il prit ensuite mes bagages, les posa à terre, près de moi qui me trouvais près d’une grande porte ancienne, toute cloutée de caboches de fer. Le cocher remonta sur son siège, les chevaux repartirent, et la voiture disparut sous un passage obscur.

Je restais là, ne sachant que faire. Pas de cloche pour sonner, pas de marteau pour frapper ; et il n’était pas vraisemblable que l’on pût entendre ma voix de l’autre côté de ces murs épais et de ces fenêtres noires. J’attendis de longs moments qui me semblèrent sans fin, lorsque j’entendis un pas lourd approcher derrière la grande porte. Puis ce fut le bruit de chaînes que l’on détachait et de gros verrous que l’on tirait, et la grande porte s’entrouvrit.

Devant moi se tenait un grand vieillard, rasé de frais, si l’on excepte la longue moustache blanche, et vêtu de noir des pieds à la tête. Il tenait à la main une ancienne lampe d’argent dont la flamme brûlait sans être abritée d’aucun verre, vacillant dans le courant d’air et projetant de longues ombres tremblotantes autour d’elle. D’un geste poli de la main droite, l’homme me pria d’entrer et me dit en un anglais excellent, mais sur un ton bizarre :

– Soyez le bienvenu chez moi !

La force de sa poignée de main me rappelait à tel point celle du cocher dont, à aucun moment, je n’avais vu le visage, que je me demandai alors si ce n’était pas encore au cocher que j’étais en train de parler.

– C’est moi le comte Dracula, monsieur Harker. Entrez, entrez. La nuit est froide ; vous avez certainement besoin de vous reposer, et aussi de manger quelque chose...

Tout en parlant, il posa la lampe sur une console fixée au mur et, descendant le seuil, il alla prendre mes bagages ; avant que j’eusse pu l’en prévenir, il les avait mis dans le corridor. J’ouvris la bouche pour protester, mais, aussitôt, il m’imposa silence :

– Non, monsieur, vous êtes mon invité. Il est tard, tous mes domestiques sont couchés. Permettez-moi de vous conduire moi-même à votre appartement.

Il insista, voulant à tout prix porter mes valises ; il traversa le corridor, prit un grand escalier en colimaçon, puis un autre couloir, sur le pavé duquel chacun de nos pas résonnait longuement. Arrivé au bout, il poussa une lourde porte, et je fus tout aise de me trouver dans une chambre bien éclairée où la table était dressée pour le souper et où un grand feu de bois flamboyait dans l’imposante cheminée.

Le comte s’arrêta, déposa mes bagages, ferma la porte et, traversant la chambre, se dirigea vers une autre porte, qui ouvrait sur une petite pièce octogonale éclairée par une seule lampe ; je n’y vis aucune fenêtre. Passant par cette pièce, mon hôte alla vers une autre porte encore, la poussa, et m’invita d’un geste à franchir ce nouveau seuil. Ah ! l’agréable spectacle ! C’était une vaste chambre à coucher, bien éclairée et chauffée, elle aussi, par un grand feu de bois. Visiblement, on venait de l’allumer, mais il ronflait déjà dans la haute cheminée. Ce fut encore le comte lui-même qui apporta mes valises dans cette chambre, puis il se retira et me dit au moment de refermer la porte :

– Vous désirez certainement vous reposer un peu et changer de vêtements. Lorsque vous serez prêt, revenez dans l’autre chambre. Votre souper vous y attend.

Je fis rapidement ma toilette, et retournai dans l’autre chambre, comme m’y avait invité le comte. Le repas était déjà servi. Mon hôte, appuyé à l’un des côtés de la cheminée, me désigna la table d’un geste aimable :

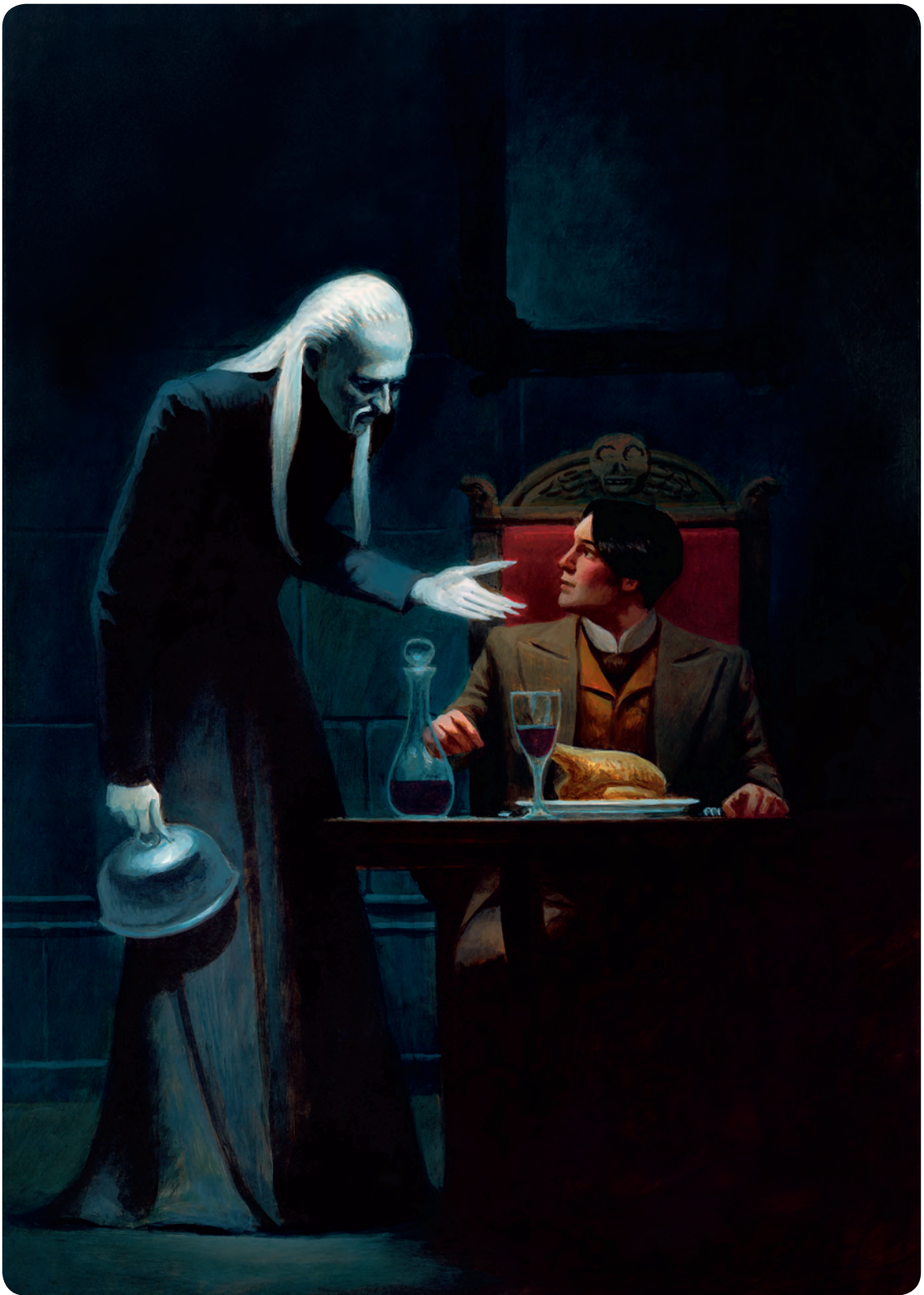
– Je vous en prie, dit-il, prenez place et soupez à votre aise. Vous m’excuserez, j’espère, si je ne partage pas votre repas ; mais, ayant dîné, je ne pourrais point souper.

Je lui tendis la lettre scellée que Mr. Hawkins m’avait remise pour lui. Il l’ouvrit et la lut, l’air grave ; puis, avec un charmant sourire, il me la donna pour que je la lise à mon tour. Un passage au moins de cette lettre me combla de joie :

« Je regrette vraiment qu’une nouvelle attaque de goutte m’empêche de voyager en ce moment ; néanmoins, je suis heureux de pouvoir vous envoyer à ma place quelqu’un en qui j’ai une entière confiance. Ce jeune homme est plein d’énergie, il connaît parfaitement son métier. Je le répète, on peut avoir confiance en lui ; il est la discrétion même, et je pourrais presque dire qu’il a grandi dans mon étude. Pendant son séjour chez vous, il sera à votre disposition chaque fois que vous le désirerez, et en toutes choses il suivra vos instructions. »

Le comte quitta la cheminée pour venir lui-même ôter le couvercle d’un plat, et, l’instant d’après, je mangeais un poulet rôti qui était un vrai délice.

Quand j’arrivai à la fin de mon souper, mon hôte en ayant exprimé le désir, j’approchai une chaise du feu de bois pour fumer confortablement un cigare qu’il m’offrit tout en s’excusant de ne pas fumer lui-même. C’était, en vérité, la première occasion qui m’était donnée de pouvoir bien l’observer. Son nez aquilin lui donnait véritablement un profil d’aigle ; il avait le front haut, bombé, les cheveux rares aux tempes mais abondants sur le reste de la tête. La bouche avait une expression cruelle, et les dents, éclatantes de blancheur, étaient particulièrement pointues. J’avais bien remarqué, certes, le dos de ses mains, qu’il tenait croisées sur ses genoux, et, à la clarté du feu, elles m’avaient paru plutôt blanches et fines ; mais, maintenant que je les voyais de plus près, je constatais, au contraire, qu’elles étaient grossières : larges, avec des doigts courts et gros. Aussi étrange que cela puisse sembler, le milieu des paumes était couvert de poils. Toutefois, les ongles étaient longs et fins,



Le comte quitta la cheminée pour venir lui-même ôter le couvercle d'un plat, et, l'instant d'après, je mangeais un poulet rôti qui était un vrai délice.

taillés en pointe. Quand le comte se pencha vers moi, à me toucher, je ne pus m'empêcher de frémir. Le comte, sans aucun doute, le remarqua, car il recula en souriant d'un sourire qui me parut de mauvais augure et qui me laissa encore mieux voir ses dents proéminentes. Puis il alla reprendre sa place près de la cheminée.

– Vous devez être fatigué, fit-il. Demain vous dormirez aussi tard que bon vous semblera. Pour moi, je devrai m'absenter jusque dans l'après-midi. Dormez donc autant que vous en avez envie, et faites de beaux rêves !

7 mai – Le matin, à nouveau. Mais je suis bien reposé maintenant, et les dernières vingt-quatre heures se sont, à tout prendre, très bien passées. Je fais la grasse matinée, je me lève quand je veux. Une fois habillé, le premier jour, je suis allé dans la pièce où j'avais soupé la veille, et où le petit déjeuner était servi. Sur la table, je trouvai une carte, portant ces mots :

« *Je dois m'absenter. Ne m'attendez pas. D.* »

Je déjeunai confortablement. Lorsque j'eus terminé, je cherchai des yeux une sonnette, pour avertir les domestiques qu'on pouvait desservir. Mais je ne vis de sonnette nulle part. Pas de domestiques non plus – du moins, je n'en ai pas encore aperçu un seul. Après mon repas, j'eus envie de lire. Aussi allai-je ouvrir une des portes, et je me trouvai précisément dans une sorte de bibliothèque où j'essayai d'ouvrir encore une autre porte. Mais elle était fermée à clef.

Quelle agréable surprise de trouver là bon nombre de livres anglais – il y en avait des rayons entiers –, ainsi que plusieurs collections de revues et de journaux.

J'étais en train d'examiner tous ces titres lorsque la porte s'ouvrit et le comte entra ; il me salua d'une façon très cordiale, me demanda si j'avais passé une bonne nuit.

– Je suis fort aise que vous soyez venu dans la bibliothèque, dit-il, car vous trouverez tout cela fort intéressant, j'en suis sûr. Ces livres ont

toujours été pour moi de précieux amis. Jusqu'ici, c'est uniquement par les livres que je connais votre langue. J'espère, mon ami, que vous m'apprendrez à la parler ! Vous arrivez chez moi comme l'agent de mon ami Peter Hawkins, d'Exeter, afin de me mettre au courant de tout ce qui concerne ma nouvelle propriété londonienne ; mais votre séjour chez moi, je l'espère, se prolongera, et ainsi, de conversation en conversation, je me familiariserai avec l'accent anglais.

Et il ajouta :

– Vous pouvez aller partout où vous voulez dans le château, excepté dans les pièces dont vous trouverez les portes fermées à clef, et où, naturellement, vous ne désirerez pas entrer.

Il poursuivit :

– Allons, donnez-moi tous les détails qu'il vous sera possible au sujet de la maison que vous avez achetée pour moi.

Il me posa des questions sans fin sur la maison, l'endroit où elle était située, et sur les lieux environnants. Lorsqu'il eut pris connaissance de tous les détails concernant l'achat du domaine de Purfleet, qu'il eut signé les pièces nécessaires et écrit une lettre à envoyer par le même courrier à Mr. Hawkins, il s'excusa de devoir me quitter, et me demanda de rassembler les papiers. Comme il ne revenait pas, je me mis à parcourir un livre puis un autre... Mes yeux tombèrent sur un atlas, ouvert, bien entendu, à la carte d'Angleterre, et, visiblement, cette carte avait été consultée de très nombreuses fois. Je vis même qu'elle était marquée de plusieurs petits cercles ; les examinant mieux, je constatai que l'un de ceux-ci était tracé à l'est de Londres, là même où était situé le nouveau domaine du comte ; deux autres cercles indiquaient l'emplacement d'Exeter et celui de Whitby, sur la côte du Yorkshire. Une heure s'était presque écoulée quand le comte réapparut.

– Ah ! fit-il, vous savez, il ne faut pas travailler tout le temps... Venez, on vient de m'avertir que votre souper est prêt.

Il me prit le bras, et nous passâmes dans la chambre voisine, où, en effet, un souper délicieux était servi. Une fois encore, le comte

s'excusa : il avait dîné dehors. Mais, comme le soir précédent, il s'assit près de moi, et nous bavardâmes pendant tout le temps que je mangeai. Les heures passaient, je devinais que la nuit devait être fort avancée. Soudain, nous entendîmes le chant d'un coq déchirer l'air d'une façon presque surnaturelle. Le comte Dracula, se levant d'un bond, s'écria :

– Quoi ! Le matin déjà !

Et, s'inclinant devant moi, il sortit d'un pas rapide.

Je gagnai ma chambre, où j'écartai les rideaux ; ma fenêtre avait vue sur la cour et je remarquai seulement que le gris du ciel s'éclairait peu à peu. Aussi, après avoir refermé les rideaux, me suis-je mis à écrire ces pages.

8 mai – Quand je me fus mis au lit, je dormis quelques heures à peine et, sentant que je ne pourrais pas me rendormir, je me levai. J'avais accroché la petite glace de mon nécessaire à l'espagnolette de ma fenêtre et je commençais à me raser quand, soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule et reconnus la voix du comte qui me disait : « Bonjour ! »

Je sursautai, fort étonné de ne pas l'avoir vu venir, puisque, dans le miroir, je voyais reflétée toute l'étendue de la chambre qui se trouvait derrière moi. Dans mon mouvement de surprise, je m'étais légèrement coupé au menton. Posant mon rasoir, je tournai la tête à demi pour chercher des yeux un morceau de coton. Quand le comte vit mon visage, ses yeux étincelèrent d'une sorte de fureur diabolique et, tout à coup, il me saisit à la gorge. Je reculai brusquement, et sa main toucha le chapelet auquel était suspendu le petit crucifix. À l'instant, il se fit en lui un tel changement, et sa fureur se dissipa d'une façon si soudaine, que je pouvais à peine croire qu'il s'était mis réellement en colère.

– Prenez garde, me dit-il, prenez garde quand vous vous blessez. Dans ce pays, c'est plus dangereux que vous ne le pensez...

Puis, décrochant le miroir de l'espagnolette, il poursuivit :

– Et si vous êtes blessé, c'est à cause de cet objet de malheur ! Il ne fait que flatter la vanité des hommes. Mieux vaut s'en défaire.

Il ouvrit la lourde fenêtre d'un seul geste de sa terrible main et jeta le miroir, qui alla se briser sur le pavé de la cour. Puis il sortit de la chambre.

Quand j'entrai dans la salle à manger, le petit déjeuner était servi. Mais je ne vis le comte nulle part. Aussi bien je déjeunai seul. Je n'ai pas encore vu le comte manger ou boire. Quel homme singulier ! Après mon repas, l'envie me prit d'aller à la découverte du château. Je me dirigeai vers l'escalier et, près de là, était ouverte la porte d'une chambre dont la fenêtre donnait sur le côté sud. Lorsque j'eus contemplé un moment le paysage, je poursuivis mon exploration. Des portes, des portes, des portes partout, et toutes fermées à clef ou au verrou ! Il est impossible de sortir d'ici.

Le château est une vraie prison, et j'y suis prisonnier !